

Il ne fait aucun doute que nous avons affaire à une étude absolument originale qui se démarque grandement des commentaires classiques. Par ailleurs, l'auteur a manifestement travaillé le texte avec grande minutie.

La méthode d'analyse structurale utilisée par MG le conduit à des conclusions qui sortent des sentiers battus. Si celles-ci ont le mérite d'être originales, de stimuler la recherche et d'ensemencer la réflexion, il n'est pas certain que les spécialistes en exégèse johannique en reconnaîtront la validité.

Au début de son parcours, MG déplore que ceux qui l'ont devancé sur le terrain de l'analyse structurale du 4^e évangile « laissent trop de place à la subjectivité » (I, p. 6). Or, même si MG prétend à une rigueur quasi-mathématique, en plusieurs endroits, les correspondances qu'il croit déceler paraissent quelque peu forcées ou à tout le moins relever d'une perspective qui lui est sienne. MG soutient néanmoins que « l'organisation du texte final de l'évangile en structures extrêmement cohérentes à tous les niveaux ne relève pas de l'hypothèse mais *grosso modo*, de l'évidence. » (II, p. 266) Laissons à ses lecteurs le soin d'en juger.

Michel PROULX, o. praem.

Institut de pastorale des Dominicains
Collège universitaire dominicain
Montréal

Jean-Baptiste LECUIT, **Le désir de Dieu pour l'homme. Une réponse au problème de l'indifférence** (« Cogitatio fidei », 303). Paris, Cerf, 2017, 13,5 × 21 cm, 369 p. ISBN 978-2-204-11756-2.

Cet ouvrage se divise en deux parties : « Le désir de l'homme pour Dieu » et « Le désir de Dieu pour l'homme ». Après une perspicace Introduction portant sur l'indifférence contemporaine face à Dieu, comprise comme non-désir d'entrer en dialogue avec Lui, L. propose, dans sa première partie, des distinctions entre désir, besoin, volonté, tendance, contentement, amour, convoitise. Il traite également de questions telles que : y a-t-il un désir universel de salut ? y a-t-il un désir naturel de Dieu ? Tout au long de ses exposés, il incorpore des précisions fort utiles venant de bons penseurs.

Signalons quelques sections particulièrement éclairantes. Dans celle sur le contentement, l'auteur fait remarquer que la prise de conscience d'un état de contentement requiert l'association d'une « observation extérieure », notamment les paroles d'autrui, et d'une « dimension subjective ». « C'est en comparant avec les nôtres les réactions comportementales d'autrui aux diverses situations, que nous avons appris à associer les expressions verbales du contentement aux états intérieurs correspondants. » (p. 32)

Est également instructif ce que L. emprunte à Harry Frankfurt : on peut vouloir ce qu'on veut en privilégiant tel désir à l'encontre d'un autre désir (p. 41-44 ; voir p. 46-48, passage également inspiré par Frankfurt). De même, on remarquera (p. 79-98), avec de nombreuses citations, l'opinion bien fondée de l'auteur selon laquelle, dans la vision de Dieu face à face, le désir, bien que comblé, ne disparaît nullement.

On appréciera aussi les pages prégantes que L. consacre à Thérèse d'Avila et Jean de la Croix (p. 105-113, 116-122 et 124-127). Et pourtant, comment comprendre que L. ait accepté la traduction erronée de *gozar* par « posséder » (p. 105), dans les Œuvres complètes de Thérèse d'Avila (Cerf, 1995) ? *Gozar* veut dire « jouir de ». La nuance est importante, ne serait-ce que pour distinguer le « jouir de », employé par Thérèse d'Avila, du « posséder » qu'on trouve dans les épîtres de Jean (*echein*, dûment transcrit d'ailleurs par L., p. 100).

En ce qui concerne la première partie du livre, portant sur le désir *humain*, certains lecteurs regretteront que L. n'ait pas tenu compte du livre *Libérer le désir*, publié en 2007 chez Médiaspaul, à Montréal et Paris.

La deuxième partie, portant sur le désir de Dieu pour l'homme, reconnaît la difficulté classique que pose la présence d'un désir chez Dieu, car, d'après cette objection, elle irait contre son immutabilité. L'auteur cite de nombreux textes anciens à cet effet, puis il en ajoute d'autres, datant du XII^e au XX^e siècle, allant en sens contraire, c'est-à-dire attribuant du désir à Dieu, soit en considérant ce désir comme une perfection lié à son amour, soit en le considérant comme un manque, lui aussi découlant de son amour. De toute façon, il affirme, à juste titre, que le langage sur le désir de Dieu pour l'homme ne devrait plus faire problème de nos jours.

Cela dit, rend-il justice à Augustin, à Denys le pseudo-aréopagite et à Thomas d'Aquin lorsqu'il semble présupposer que ces derniers déprécient le langage métaphorique (ainsi, écrit-il, « par simple métaphore », p. 172, ou « comme de pures métaphores » (p. 305), avec des mots équivalents qui apparaissent souvent dans son livre) ? Or, en lisant la *Somme de théologie*, I, q. 1, a. 9 (corpus et réponses aux objections), on se rend compte que Thomas valorise ce type de langage, comme le fait Denys lui-même, qu'il cite. Bien qu'elle soit épistémologiquement inférieure à ce qui est proprement dit (du fait que Dieu est spirituel), la révélation *sub metaphoris* (voir le corpus) est pourtant vraie (*remanet in sua veritate*, réponse à la deuxième objection). J'ajouterais que la faiblesse des formulations métaphoriques est due au fait qu'elles comportent bien des ambiguïtés, liées à l'ordre du sensible, que seul le langage dérivant des réalités spirituelles est capable de clarifier. D'après moi, ce qu'il importe de retenir de ces trois grands penseurs, c'est que Dieu ne désire pas comme les êtres humains désirent, mais que son désir ne fait qu'un avec son amour proprement spirituel, qui est sans besoin.

D'autres informations d'ordre historique ne sont pas exactes. Par exemple, à la page 290, L. accepte trop facilement l'opinion de Guillaume Cuchet selon laquelle, *au XIX^e siècle*, la conscience chrétienne passa de l'idée que la bonté de Dieu était une modalité de sa justice à l'idée que la justice de Dieu était une modalité de sa bonté. Or, bien avant, c'est-à-dire *au XIII^e siècle*, Thomas d'Aquin déclara que la justice et la miséricorde de Dieu étaient toutes deux des modalités de sa bonté (*Somme de théologie*, I, q. 21, a. 3).

J'avoue être sceptique face à la pertinence, dans un livre sur le désir, de la section sur la prédestination et la querelle « De auxiliis » (p. 248-269). Vingt-deux pages ont suffi à l'auteur pour rejeter la position de Bañez et se montrer modérément favorable à celle de Molina (avec les nuances appropriées des p. 299-300, 303 et 318), alors que Bernard Lonergan, un jésuite qui s'était situé au préalable dans la tradition moliniste de son Ordre, avait mis, par la suite, cinq cent treize pages, dans *Grace and Freedom*,

pour démontrer, entre autres choses, que ni Bañez ni Molina n'avait bien compris la pensée de Thomas d'Aquin sur la grâce et la prédestination. Malheureusement, notre auteur ne présente pas la différence précise entre Bañez et Thomas d'Aquin sur cet épineux sujet (p. 296).

En conclusion, ce long volume de trois cent soixante-neuf pages me semble poursuivre deux buts distincts. Le premier but, dont on peut se demander s'il a été atteint, s'efforce de justifier un rejet de l'apport de la pensée grecque ainsi que celui de la scholastique des Temps modernes – double apport malheureusement identifié à celui de Thomas d'Aquin. À la p. 322, il ne nous est pas dit si « l'approche dominante jusqu'au XX^e siècle » remonte à celle de Thomas, ou si elle prit corps beaucoup plus tard. Et « l'approche nouvelle », bien expliquée en 1971 par Fernand Van Steenberghe, un thomiste convaincu, n'est-elle pas celle de Thomas lui-même, donc évidemment pas « nouvelle » (voir 321-323) ?

Après avoir cité des textes venant de la Bible (pour et contre l'immutabilité de Dieu) et des proclamations sans équivoque venant de conciles œcuméniques en faveur de cette immutabilité (p. 169-170), l'auteur déclare que le « mystère de l'Incarnation et de la Croix [...] bouleverse les précompréhensions trop humaines de l'immutabilité et de l'unité de Dieu » (p. 306 ; ceci est répété à la p. 320). Il en va de même, pense-t-il, pour la souffrance de Dieu, pourtant rejetée par le Concile de Chalcédoine (DS 300) – une affirmation du magistère extraordinaire qu'il ne signale pas, même s'il ouvre une piste intéressante en parlant « d'empathie » (p. 316). Peut-on donc considérer les grands conciles œcuméniques comme des « pré-compréhensions trop humaines » (c'est moi qui souligne le « pré » ? N'ont-ils pas plutôt exprimé des « post-compréhensions » (c'est moi qui invente ce mot), basées sur de longues années de réflexion chrétienne et ultimement inspirées par l'Esprit Saint lorsqu'un concile se prononce solennellement ?

L. mentionne également la « tension » entre la révélation néotestamentaire et « l'idée rationnelle de la nécessaire unité et simplicité de l'être infini » (p. 306). Tout en acceptant le fait de cette tension, faut-il la maintenir telle qu'elle apparaît au premier abord (comme les traditions protestantes l'ont fait, en considérant cette tension comme une antithèse définitive), ou bien faut-il la prendre comme point de départ d'une dialectique fertile et découvrir un agencement synthétique des deux pôles en tension ? C'est ce que Thomas d'Aquin fit, par exemple – et ce n'est qu'un exemple parmi plusieurs dans ses écrits –, pour la bonté, la justice et la miséricorde de Dieu, dans la première partie de sa *Somme de théologie*, ainsi que je l'ai indiqué précédemment.

Le second but de l'auteur, plus réussi, porte sur le double désir : celui de l'homme pour Dieu et celui de Dieu pour l'homme. À cet égard, les lecteurs admireront ici la profondeur d'un carme déchaux qui, d'une part, renouvelle un thème cher à Jean de la Croix, à savoir le désir, et qui, d'autre part, fait preuve de finesse psychologique dans l'éclaircissement de dynamismes centraux de l'être humain. Notons que ses ouvrages antérieurs jettent une lumière sur ces deux aspects de l'expérience chrétienne : *Quand Dieu habite en l'homme* et *L'Anthropologie théologique à la lumière de la psychanalyse*.

Louis ROY, o.p.

Faculté de théologie
Collège universitaire dominicain
Ottawa

LIVRES REÇUS

Ouvrages publiés par des professeurs du Collège universitaire dominicain

Emmanuel DURAND, *Jésus contemporain. Christologie brève et actuelle*. Paris, Cerf, 2018, 14 × 21,5 cm, 329 p., 18 €, ISBN 978-2-204-12624-3.

Philosophie

Jaime DERENNE, *Recherches arnaldiennes*, Tome I: *Théorie raisonnée des idées chez Antoine Arnauld: reprise et prolongement du projet cartésien* («Univers Port-Royal», 30). Paris, Classiques Garnier, 2017, 15 × 21,9 cm, 137 p., s.p., ISBN 978-2-406-05868-7.

Philippe EON, *Philosopher, en un mot. Variations sur le sens du mot spécial* («Dikè»). Québec, Presses de l'Université Laval, 2018, 15 × 22,8 cm, 171 p., s.p., ISBN 978-2-7637-3753-9.

Yvon GAUTHIER, *Nouveaux entretiens sur la pluralité des mondes. Essai de cosmologie sauvage à l'usage des profanes* («Logique de la science»). Québec, Presses de l'Université Laval, 2018, 15,2 × 23 cm, 245 p., s.p., ISBN 978-2-7637-3531-3.

Jean-Louis GOUIN, *Hegel. De la logophonie comme chant du signe*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2018, 15 × 23 cm, 312 p., s.p., ISBN 978-2-7637-3759-1.

Bernard GRASSET, *Pascal* («Connaître en citations»). Paris, Éditions Ellipses, 2017, 12 × 19 cm, 224 p., s.p., ISBN 978-2340-021945.

Jean GRONDIN et Garth GREEN (dir.), *Religion et vérité. La philosophie de la religion à l'âge séculier* («Philosophie de la religion»). Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2017, 13,8 × 20 cm, 282 p., 25 €, ISBN 978-2-86820-981-8.

Kevin ISELIN, *Le droit pénal à la lumière de l'existentialisme sartrien* («Dikè»). Québec, Presses de l'Université Laval, 2017, 15 × 22,8 cm, XXIII-149 p., s.p., ISBN 978-2-7637-2691.

Jean LABERGE, *Du fiabilisme, la garantie métaphysique de la foi* («Histoire de la philosophie»). Montréal, Connaissances et savoirs, 2017, 14 × 20 cm, 113 p., 19,95 \$ CDN, ISBN 978-2-89771-138-9.

Tad M. SCHMALTZ, *Early Modern Cartesianisms. Dutch and French Constructions*. Oxford, Oxford University Press, 2017, 16 × 24 cm, viii-382 p., s.p., ISBN 978-0-19-049522-0. E

Georg SIMMEL, *L'argent dans la culture moderne, et autres essais sur l'économie de la vie*, 2^e édition; textes choisis et présentés par Alain DENEULT. Québec,